

ENSORCELES PAR LA MORT

d'après le livre éponyme de Svetlana Alexievitch
texte français Sophie Benech



Mise en scène
Nicolas Struve

Scénographie
Damien Caille-Perret

Lumière
Pierre Gaillardot

avec :

Christine Nissim, Stéphanie Schwartzbrod, Bernard Waver

durée : 110 minutes

Production : Studio-Théâtre de Vitry – Arcadi
en collaboration avec la Compagnie Trois-Quatre et la Compagnie l'Oubli des cerisiers.

Coproduction de tournée : Compagnie l'Oubli des cerisiers, Théâtre des Quartiers d'Ivry

Manifestation organisée dans le cadre de l'Année France-Russie 2010 / www.france-russie.com

Comédie de Valence : 22 janvier 2010

Nouveau Théâtre de Montreuil : du 25 janvier au 19 février 2010

Théâtre des Quartiers d'Ivry : du 23 au 27 mars 2010

L'Apostrophe de Cergy-Pontoise : les 1er et 2 juin 2010

CONTACT DIFFUSION

Frédérique Payn 8 rue des Francs-Bourgeois – 75003 Paris
06 23 78 38 66 - frederiquepayn@gmail.com

ENSORCELES PAR LA MORT

Un spectacle à trois voix entrelacées

celles de :

Vassili Pétrovitch N. (*quatre-vingt-sept ans, membre du parti communiste depuis 1920*)

Margarita Pogrebítskaïa (*cinquante-deux ans, médecin*).

Anna M. (*cinquante-cinq ans, architecte*).

Dans l'immédiat après Union Soviétique, trois récits tirés d'entretiens menés par Svetlana Alexievitch, avec trois anciens membres du parti communiste d'URSS, chacun ayant tenté de se suicider parce qu'intimement attaché au monde qui s'effondrait.

Extraits

« Le premier bolchevique que j'ai entendu, c'était dans mon village. Un jeune étudiant en capote militaire qui faisait un discours sur la place, près de l'église.

« Qu'est-ce que c'est le régime soviétique ? » demandent les paysans.

« Ce sera quand nos femmes porteront des robes de soie et des chaussures à talons. Il n'y aura plus de riches et de pauvres. Tous les gens seront égaux. Tout le monde sera heureux. »

Ma mère aura une robe de soie... Ma soeur portera des chaussures à talons... Comment ne pas être séduit par un Rêve pareil ? Ce sont les pauvres qui ont suivi les bolcheviques, ceux qui n'avaient rien. Ils étaient les plus nombreux.

Cela vous intéresse ? Alors écoutez la suite... »

« Il y a des dizaines d'années que je n'ai pas vues passer. Je les avais oubliées. Les gens qu'ont poussé à coups de crosse, à coups de bâton, dans des trains glacés... L'hiver. Il gèle à pierre fendre... Une gare. J'ouvre la portière d'un wagon : dans un coin, un homme pendu à sa ceinture... Une mère berce un enfant dans ses bras. L'aîné est assis par terre, il mange ses excréments, comme si c'était de la semoule.

« Ferme la porte ! crie le commandant. ce sont des koulaks que l'on emmène à Kolyma ! On fait un grand nettoyage ! Il n'y a pas de place pour eux dans notre avenir ! Ferme la porte ! »

ENSORCELES PAR LA MORT

Note d'intention

J'ai toujours voulu faire deux choses à la fois
Henri Matisse

Le fameux « empire du mal » a aussi été un espace où deux cents millions de sujets essayèrent, quotidiennement et tant bien que mal, de vivre, aimer, élever des enfants, leur transmettre quelques valeurs, bref, de mener une vie aussi humaine qu'il se pouvait. Un espace où certains crurent sincèrement qu'il était possible, souhaitable, d'édifier un monde neuf, plus juste, d'où émergerait un homme nouveau plus généreux et élevé. En découvrant un beau jour, souvent au terme de toute une vie de sacrifice, qu'ils avaient été les dupes d'un mythe qui reposait sur leur aveuglement et se nourrissait de leur abnégation, ils ont tenté de se donner la mort, plutôt que de survivre à l'effondrement de leur idéal.

Ensorcelés par la mort est leur histoire tragique. Histoire de leur foi, que quelques-uns d'entre nous ont partagée, histoire de leur cécité et de leur culpabilité.

Ensorcelés par la mort se voudrait l'histoire intime d'un monde totalitaire où, joies et idéaux ont également existé, l'histoire d'une fracture contemporaine.

Le contenu, l'histoire

« En travaillant pendant des dizaines d'années avec des documents, je suis parvenue à la conclusion qu'il ne fallait pas trop leur faire confiance, car toute leur valeur réside dans leur subjectivité, leur individualité. Ma solution consiste à mêler plusieurs destins qui se complètent, se taillent, se polissent les uns les autres. Il reste ainsi l'image du temps. Le mouvement du temps. »
Svétlana Alexievitch (in Autodafé n°2-2002)

Trois monologues, trois récits de vie, deux femmes, un homme qui, tous trois, ont tenté d'en finir avec la vie.

Le récit de Vassili P. coupé en trois morceaux encadre et inclut celui des deux femmes. C'est le récit le plus objectif, le plus long, qui s'étend sur les soixante-dix années qu'a duré la Russie soviétique.

Il a 87 ans. C'est à l'âge de quinze ans qu'il s'est engagé au côté de la révolution, le jour où un militant venu au village a expliqué aux paysans que lorsque le socialisme serait réalisé, leurs soeurs porteraient des chaussures à talons et leurs mères des robes de soie. Ayant participé à la guerre



civile, Vassili P. connaîtra la répression des années Trente dont il sera victime. Puis réintégré dans le parti dans l'après-guerre, il participera avec conviction au développement industriel de l'Union Soviétique des années cinquante aux années soixante-dix.

Fidèle à ses idéaux aujourd'hui encore, il ne sait pourtant plus pourquoi il manifestait tant d'indifférence devant la mort de ses ennemis et rêve parfois qu'il tient dans ses bras, comme la Vierge, le premier homme qu'il a fait fusiller...

Le récit de Margarita P. est celui d'une Stalinienne avouée mais troublée aussi. Parfois profondément détestable, parfois profondément touchante, elle nous dresse le tableau d'une



certainne population soviétique qui envoyait ses enfants défricher les terres de l'Est, se réjouissait de la première automobile soviétique ou de ce qu'un ouvrier illettré avait découvert le secret qui empêche l'acier de rouiller. Elle se dit « malade du passé », incapable de s'adapter à cette « nouvelle » société qui se dessine, parce que toute sa vie a été guidée par un idéal de justice et qu'elle ne sait pas vivre uniquement pour elle-même.

Le récit d'Anna M. est le plus contradictoire des trois récits. Le plus déchirant peut-être aussi. C'est d'une certaine manière la voix des victimes.

Née dans un camp où elle vivra avec sa mère jusqu'à l'âge de cinq ans, elle sera par la suite placée dans une maison pour enfants où elle sera maltraitée mais où on lui apprendra à aimer



l'Union Soviétique, les drapeaux rouges et les parades. Aussi, lorsqu'à sa sortie de détention, sa mère la rejoindra, leurs points de vue, malgré l'amour qui les lie, seront pour le moins contradictoires. Beaucoup plus tard, longtemps après la mort d'une mère qu'elle n'aura embrassée que dans son cercueil, un soir d'anniversaire, son fils adolescent lui reprochera haineusement d'avoir été « un sujet d'expérience » et de lui avoir inoculé la servitude dans le sang.

Dans ces trois récits nous entendons une part de notre histoire, celle où un désir de justice s'est transformé en terreur puis a tourné en farce Grand Guignol. Nous entendons une part de l'histoire de notre soif de justice, part qu'il me semble urgent d'examiner à nouveau, si nous ne voulons pas tirer un trait sur la soif elle-même. Ici, la justice n'est pas une notion flottant quelque part dans le ciel des idées mais un coup au coeur d'êtres concrets, un coup au visage parfois. La grande et la petite histoire sont inextricablement tissées et la qualité humaine est de celle que seule la proximité de la mort révèle.

M'intéresse, me touche au coeur, une certaine fragilité de nos raisons de vivre, la conviction aussi que l'espérance et la joie sont aussi nécessaires à la vie que l'air ou l'eau.

Car nous sommes les enfants de l'horreur.

Horreur d'abord des camps nazis, de la folie des génocides, mais aussi de la terreur stalinienne. De la déraison, secrète désormais, de notre monde creusé jusqu'à l'os, où chacun, inconsciemment, sait qu'il n'est plus qu'une variable d'ajustement qui d'un jour à l'autre peut se voir retirer les moyens et le droit d'exister. Horreur seconde aussi, quotidienne, des crimes, des guerres, des famines, catastrophes naturelles qui chaque jour envahissent les écrans, la une des journaux et se déversent sur nous, laminent notre capacité d'empathie, notre colère, notre indignation.

Nous sommes devenus cyniques.

Ces horreurs je ne les compare pas. Communisme n'est pas nazisme et la nature n'est pas coupable.

Les gestes mémoriels ne cessent de se multiplier qui, pourtant indispensables, nous donnent le plus souvent la sensation d'être... des incantations visant à masquer les vicissitudes du présent. Car l'ère d'inhumanité qui s'est ouverte n'est pas derrière nous, nous y vivons, elle est en nous, elle est nous et tant que nous nous imaginerons sans rapports, intouchés par elle, nous n'aurons pas avancé d'un iota.

Les personnages d'*Ensorcelés par la mort* ont lutté croyant que « *tout le monde allait être heureux* ». Il s'agit sans afféterie mais joyeusement de laisser voir, entendre, venir jusqu'au spectateur, la peur et le courage, la détresse et l'enthousiasme, l'héroïsme et la faiblesse, bref l'humanité de ces trois êtres...

Le spectacle voudrait être un pas de retour vers nous-même, vers notre histoire, un pas à hauteur d'homme et de femme, à hauteur d'être humain, où l'aveuglement se dirait avec l'espoir et la lâcheté avec la souffrance.

Ensorcelés par la mort est un geste de mémoire, un geste de vie.

Nicolas Struve

ENSORORCELES PAR LA MORT

Equipe artistique

Nicolas Struve metteur en scène.

Il a travaillé au théâtre comme comédien avec : Lars Noren, Christophe Perton, Claude Baqué, Gilles Bouillon , Jean-Louis Martinelli, Claude Buchvald, Richard Brunel, Benoît Lambert, Maria Zachenska, Lisa Wurmser, Alfredo Arias, Richard Demarcy, Bruno Abraham-Kremer.

Il a mis en scène *Une Aventure* de Marina Tsvétaieva aux Rencontres internationales de théâtre de Dijon. Il a dirigé plusieurs lectures de pièces traduites du russe par ses soins que ce soit au festival d'Avignon, au festival Passages à Nancy ou au C.N.S.A.D.

Il a été assistant metteur en scène et collaborateur artistique dans *Devant la parole* de Valère Novarina interprété et mis en scène par Louis Castel à l'école des Beaux-Arts d'Avignon (spectacle repris en tournée).

Au cinéma il a travaillé avec Claude Lelouch, Claire Denis, Dimitri Tomachpolski.

Il a traduit du russe : *L'Analyse-Action* de Maria Knebel (Actes-Sud 2007), une dizaine de pièces d'Olga Moukhina, Anton Tchekhov, Nikolai Erdmann, des frères Presniakov, Marina Tsvetaeva dont il a traduit aussi une correspondance (Clémence Hiver éditeur 2007 – mention spéciale du prix Russophonie 2008, récompensant les meilleures traductions du russe).

Damien Caille-Perret scénographe.

Il a suivi la formation du Théâtre national de Strasbourg (groupe XXX, promotion 98), section scénographie.

Au théâtre il a travaillé avec : Jacques Nichet, Sylvain Maurice, Yves Beaunesne, Olivier Werner, Edith Scob et Dominique Valadié.

Il a mis en scène : *Inusables ! (version 1)* de Laure Bonnet, *La conquête du Pôle sud* de Max Guericke, ainsi que *De Ravel et des choses* (scène Watteau 2008).

Au cinéma il a travaillé avec Nicolas Philibert et Valéria Sarmiento.

Pierre Gaillardot lumière.

En 1990 Pierre Gaillardot travaille sur *Pelléas et Mélisande* (Debussy), mise en scène de Peter Stein, *les maîtres chanteurs* (Wagner), mise en scène de Claude Régy.

A partir de 1992 il collabore régulièrement avec Dominique Bruguière- *les Noces de Figaro* (Mozart), mise en scène de Robert Carsen. Il travaille également pour le théâtre, notamment pour *Pelléas et Mélisande* (Maeterlinck), mise en scène d'Alain Ollivier. Il est l'assistant de Marie-

Christine Soma *lettre à un jeune poète* (Rilke), mise en scène de Nils Arestrup, et *Athalia* (Haendel) mise en scène de François Rancillac.

Il est régulièrement concepteur lumière pour des metteurs en scène et des chorégraphes : Patrice Bigel, Valère Novarina, Jacques Robotier, Louis de Lancquesaing, Jean-Paul Wenzel, Catherine Diverrès ou encore Karl Biscuit

Christine Nissim comédienne.

Elle a suivi en 78-79 la formation « Acteur-créateur » dirigée par Alain Knapp, puis avec différents metteurs en scène dont Daniel Mesguisch et Philippe Adrien.

Au théâtre elle a travaillé notamment avec : Michel Massé (Cie 4 Litres 12), Didier Flamand, Marianne Merlo, Jean Benguigui, Eric Frey, Ahmed Madani, Maria Zachenska, Joël Dragutin, Patricia Giros, Michel Liard, Julius-Amédée Laou, Gerold Schumann.

Auteur de huit pièces de théâtre, mises en scène, entre autre, par Laura Koffler, G. Schumann, Catherine Gobert et Jacques Elkoubi.

Stéphanie Schwartzbrod comédienne.

Elle a suivi en 86-88 la formation de l'école du théâtre National de Chaillot dirigée par Antoine Vitez puis, de 1988 à 1991, celle du Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique.

Au théâtre elle a travaillé avec : Michel Didym, Charles Berling, Alain Ollivier, Alfredo Arias, François Rancillac, Stanislas Nordey, Gilbert Rouvière, Bernard Sobel, Stuart Seide, Yves Beaunesne, Frédéric Fisbach, Olivier Werner, Jacques Nichet, Arthur Nauzyciel, Elisabeth Chailloux, Philippe Eustachon, Daniel Jeanneteau et Maria Zachenska.

Au cinéma elle a travaillé avec Jacques Rivette et Luc Pagès.

Bernard Waver comédien.

Au théâtre, il a travaillé avec : Georges Marchat, Jean-Pierre Grenier, Jean Meyer, Georges Wilson, Jean Vilar, Jean-Louis Barrault (notamment dans « Le soulier de satin » de Claudel), Jean-Pierre Granval, Jean Mercure, Jacques Charron, René Allio, Simon Eine, Jo Trehard,, Edmond Tamiz, Jean-Marie Serreau, Pierre Debauche, Michel Dubois, Michel Rafaëli, Jean Bouchaud, Pierre-Etienne Heymann, Henri Ronse, Jacques Kraemer, Charles Tordjman, Alfredo Arias, François Rancillac, Jean Bouchaud, Antoine Girard, Jean-Marie Villegier, Georges Werler, Guy Delamotte et Didier long.

Au cinéma, il a travaillé avec : Michèle Rosier, Christian De Chalonge, Andrzej Zulawski, Edouard Molinaro, Martin Veyron, Jacques Fansten, Jean yanne, Patricia Mazuy et Michel Deville.